

Carte blanche à Suzanne Guy Prétexte pour ne pas parler de soi...

Suzanne Guy

Volume 7, Number 4, May–July 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34485ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Guy, S. (1988). Carte blanche à Suzanne Guy : prétexte pour ne pas parler de soi.... *Ciné-Bulles*, 7(4), 26–30.

Carte blanche à Suzanne Guy



Suzanne Guy compte parmi les réalisateurs de documentaires qui montent au Québec. Ses films, qui abordent des sujets difficiles, touchent droit au cœur et s'intéressent, comme elle, à la condition des femmes. Ils ont l'accent de la vérité et on y sent un grand respect pour les personnes interviewées qui ne sont jamais utilisées pour l'illustration d'une thèse que défendrait, plus ou moins ouvertement, la cinéaste. Après avoir coréalisé un documentaire consacré à la sexualité des personnes handicapées, **On n'est pas des anges** (1980), elle tourne un premier film en solo, **C'est comme une peine d'amour** (1984) sur un sujet particulièrement controversé, l'avortement. Puis, elle réalise un film-clip, **les Enfants aux petites valises** (1986). L'année suivante, elle signe un long métrage très sensible sur les femmes en milieu carcéral, **les Bleus au cœur**, de même qu'un court métrage sur les maternités tardives tourné dans la région torontoise, **l'Enfant de la ville bleue**. En début d'année, elle revenait à la coréalisation et tournait la partie documentaire d'un film choc sur les femmes battues, **l'Emprise**. Le volet fiction, sous la direction de Michel Brault, mettait en vedette Geneviève Bujold et Claude Gauthier.

Suzanne Guy a pris prétexte de la carte blanche que lui offrait **Ciné-Bulles** pour poursuivre son exploration d'un médium, le photoroman, qu'elle avait exploré une première fois il y a quelques années pour une clientèle de personnes âgées. En 1985, elle profitait du studio du Québec à New York pour étudier la lumière dorée de la métropole américaine, elle pose aujourd'hui son regard sur sa ville d'origine, la vieille capitale.

PRÉTEXTE POUR NE PAS PARLER DE SOI...

■ Ce photoroman d'un genre différent est né d'une histoire que je me suis racontée. Une histoire inventée sur fond de vérité qui commence le 5 avril 1988. Je suis de passage à Québec, ma ville natale, à l'occasion du Festival des filles des vues où on présente mon film **les Bleus au cœur**. Le jour de mon arrivée, le Sokolica II, un énorme bateau polonais, fait son entrée dans le port de Québec: 133 663 tonnes métriques de pétrole brut provenant de la mer du Nord. Un événement, paraît-il. Mais le transport du pétrole brut, quelque soit le volume, m'intéresse assez peu...



▼ 1. Curieuse, j'ai d'abord cherché le bateau la nuit, de l'autre rive, de Lévis. Je n'ai vu à travers le brouillard que ces étoiles basses dessinant le profil de Québec, une de ces villes dont on finit par croire qu'elles ne demandent qu'à être photographiées.

◀ 2. Le jour suivant, le bateau est toujours là, ancré au port. Il paraît m'attendre. Pourtant, les bateaux ne me passionnent pas plus que les prisons. Par contre, la vie qui s'agit à l'intérieur...

3. Près des bouées d'été, fraîchement repeintes, je vois rôder un homme. Il tourne la tête, comme pour regarder encore une fois l'imposant bateau, et, du pas traînant d'un homme fatigué, il s'éloigne. S'agit-il d'un marin polonais? Probablement.





◀ 4. Sans trop savoir pourquoi, ignorant le froid qui mord la vieille ville, je décide de le suivre. Et, sournoisement, je choisis de lui voler un peu du regard neuf qu'il pose sur ma ville. J'ai l'habitude de regarder à travers les yeux des autres. J'ai l'habitude d'observer des gens qui ne m'ont rien demandé. En fait, c'est mon métier.



▲ 5. Après la porte Kent, ayant trop longtemps hésité à le talonner, je le perds de vue. C'est peut-être lui qui, appuyé aux remparts, parle de tout et de rien avec cette flâneuse? Non, j'avais cru.

▲ 6. Le voilà. C'est bien lui. Je l'ai retrouvé. L'ombre de cet arbre comme une grande main ouverte semble me le désigner et m'ouvrir la route.

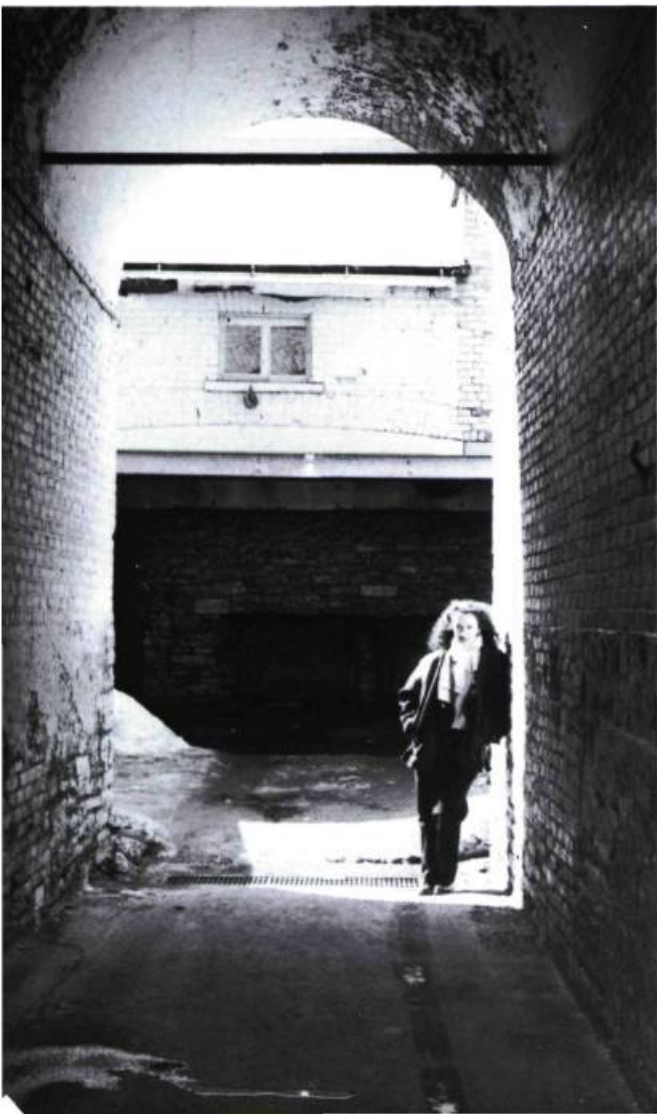


7. Je m'approche. Tôt au tard, il entendra craquer une branche sous mes pas. Tant pis ou tant mieux, je ne sais pas. J'avance vers lui. ▶



▲ 8. Ses mains fortes, ses longs doigts sont étendus sur la pierre des remparts. Le Polonais, en homme de la mer, tourne le dos à la ville. Il regarde le large. J'imagine que la puissance qui se dégage du Saint-Laurent a quelque chose de rassurant pour lui qui, peut-être, envie notre liberté.

9. Cherchant à photographier ce qu'il regarde, je m'approche un peu trop. Surprise, rougissante, je lui demande si je peux le photographier et, avant même qu'il ne me réponde, j'ajoute qu'il faut que je parle de moi et que je préfère parler de lui.



▲ 10. Puis, malgré ce vent têtù indissociable de Québec, nous marchons longtemps, silencieux. Et, complice, il se prend à mon manège. Ensemble, nous suivons tantôt les uns, tantôt les autres.

◀ 11. Je n'ose pas encore lui demander si je peux faire son portrait. Mais, comme pour l'apprivoiser, je lui tends mon appareil. Cette fois, c'est moi qui est prise. À mon propre jeu.



▲ 12. Prise... comme ces deux jeunes filles grêles, punks et délinquantes, qui sèchent et gèlent en quêtant bruyamment. Ces pures étrangères dont la présence me rappelle qu'il me reste encore plein d'images des autres à montrer dans mes films.



▲ 13. Brusquement, le Polonais s'arrête devant ce restaurant désert où les visages vieillis d'Anouk Aimée et Jean-Louis Trintignant éveillent ses souvenirs de cinéma. Comment ne pas lui dire que moi aussi, je tourne des films. Pas exactement Lelouch, mais quand même.

14. Cherchant ses mots, avec une infinie patience, il me demande, de sa voix étonnamment douce dans un anglais très approximatif, s'il peut voir mon dernier film. « Non, il n'est plus à l'affiche, il a été mangé par la télévision. »



◀ 15. Avec ses gestes maladroits et son regard avide, il me demande de l'amener où je veux dans cette ville de mes souvenirs. C'est du moins ce que je suppose. Alors, mes pas le conduisent instinctivement rue du Trésor. Il y regarde les gravures avec attention et moi les gens.

16. À son pas plus pressé, je comprends qu'il lui reste peu de temps. Que sa liberté prendra bientôt le large. Et je voudrais tout lui montrer, à commencer par cette rue que j'aime bien, une rue qui a des airs de vieille France conquise. Des parcelles de soleil rebondissent sur les vitres et font des trous de lumière dans l'asphalte.





18. Bien qu'il ait finalement accepté de poser pour moi, son image n'appartient qu'à moi. Je ne peux pas me résoudre à la montrer. Quant à son nom, je n'ai pas osé le lui demander.

17. Je sais maintenant qu'il ramènera un peu de mon regard sur cette ville qui rappelle, quoiqu'on en dise, que nous avons bel et bien un passé, des racines, une histoire. L'échange aura été honnête.



19. Le marin est reparti vers les quais où il retrouvera le Sokolica II, gigantesque et indifférent, qui mouille toujours dans le port. Quant à moi, le vent me tient compagnie sur la vaste terrasse oubliée par les touristes.

20. Comme lui, je suis retournée à ma vie. Comme lui, je n'étais que de passage à Québec. Je suis rentrée à Montréal où tous ces films à faire m'attendent, où la fiction m'attire. Le pétrole brut m'intéresse toujours aussi peu. La vie sur les bateaux, un peu plus... ■

Suzanne Aubert

